

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Généralique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L A  
**SEMAINE RELIGIEUSE**  
 D E  
**QUEBEC**

Propriétaire Rédacteur :

**L'abbé D. GOSSELIN**

**SOMMAIRE :**

Le fondateur de l'Anglicanisme 361.—Les devoirs du chrétien dans l'exercice du droit de suffrage 362.—Farraghit ou le jeune Esclave 363.

**Le fondateur de l'Anglicanisme**

Il n'est pas exact de donner Henri VIII comme le fondateur de l'Anglicanisme. Il est bien l'auteur du schisme qui a séparé l'Angleterre de Rome, mais il n'a pas établi un changement doctrinal de religion. Le fait que Luther poussait l'amabilité jusqu'à l'appeler dans ses lettres : "Âne menteur et blasphémateur," prouve bien que Henri n'était pas en communauté d'idées avec les protestants allemands. D'ailleurs, ce qui le démontre d'une manière évidente, c'est qu'il faisait condamner comme hérétique quiconque niait un article de foi.

Cramner fut le véritable auteur de la constitution de la nouvelle Eglise, et le fondateur de l'Anglicanisme. En 1549, il composa un catéchisme et une nouvelle liturgie dans la langue du pays. Il rédigea en 1552 les 42 articles, qui furent révisés sous le règne d'Elizabeth, par un synode protestant, et réduits à 39 par retranche-

ments de coutumes papistes. Ces articles sont encore la base de l'orthodoxie anglaise.

Ce code religieux dont les formules et les prières sont empruntées au missel romain et au bréviaire, reconnaît la Sainte-Trinité et les Symboles des Apôtres, de Nicée et d'Athanase. Il honore les Ecritures comme parole de Dieu, mais rejette l'interprétation autoritaire et la Tradition. Il requiert l'ordination épiscopale et approuve la hiérarchie ecclésiastique, avec le souverain pour chef au lieu du Pape. Les sacrements sont réduits à deux : le Baptême et la Cène. L'invocation des saints, la vénération des images et des reliques, l'usage de la langue latine, les emblèmes du service divin, la doctrine du purgatoire et des indulgences furent déclarés inadmissibles; mais, par contre, le mariage du prêtre devint chose permise. Telle est la base de cette apostasie qui dure encore.

Comment maintenant Henri VIII a-t-il pu entraîner dans le schisme toute une nation, catholique jusque là ?

Les menaces, les incarcérations, les confiscations et les condamnations à mort, eurent surtout raison d'un peuple épuisé par la longue guerre civile des Deux-Roses. On calcule en effet que, pendant cette période du règne de Henri, au moins 500

occlésiastiques et plus de 600 personnes de tous les rangs de la société furent exécutés. Se soumettre ou mourir, telle était la politique de ce roi dissolu. Dans la seule année 1536, environ 380 couvents furent supprimés, et leurs biens distribués aux favoris apostats. Les plus grandes et les plus riches abbayes, les évêchés et même les monuments des arts et des sciences, eurent en peu d'années le même sort. Ceux que ces dépouilles ont enrichis, forment encore le plus fort appui de l'Eglise officielle.

Un mot, en terminant, sur l'extension du catholicisme en Angleterre.

En 1631, les catholiques anglais étaient estimés à 150,000; en 1830, à  $\frac{1}{2}$  million; et aujourd'hui on les estime à près de 2 millions. Pour défendre leurs intérêts, 33 lords catholiques siègent dans la Chambre des Pairs et 80 députés catholiques dans la Chambre des Communes.



#### Les devoirs du chrétien dans l'exercice du droit de suffrage.

Tel est l'important sujet traité par Mgr Freppel, dans une lettre pastorale qui a eu un immense retentissement. Ne pouvant reproduire le texte entier de cette instruction, nous tenons du moins à mettre sous les yeux de nos lecteurs les principaux passages, ceux qui expriment plus directement une doctrine qui est la même pour tous les pays.

1o Le vote n'est point un acte indifférent.

"On a beau dire que l'exercice du droit de suffrage appartient à l'ordre civil et politique, il n'en constitue pas moins un acte moral qui relève de la conscience chrétienne et ne saurait, à aucun titre, être traité d'indifférent au regard de la loi divine. Eh quoi! on appellerait indifférent un acte qui aura pour effet de sauvegarder ou de mettre en péril les intérêts matériels, religieux et moraux d'une commune, d'une province, d'un pays tout entier!".....

2o L'électeur est responsable.

"L'électeur est responsable des votes de l'élu dans la mesure où il pouvait les pré-

voir; or, c'était son devoir de s'éclairer au préalable, de ne donner sa confiance qu'à bon escient et de prendre à cet égard les informations nécessaires.

S'il ne les a pas prises, il s'est rendu coupable de négligence en matière grave; et si, les ayant prises, il n'en a pas tenu compte, il a chargé sa conscience d'un poids lourd.".....

3o Un vote mauvais est irréparable. "Comment revenir sur un vote? Le mal est fait, et sans espoir de retour. On a beau se rassurer par la perspective d'une élection future, où le repentir sera suivi de meilleures résolutions, on attendant, le mal, auquel on a si imprudemment participé, suivra son cours..... des lois détestables seront votées, des lois contraires aux droits de la famille et de l'Eglise, et sur lesquelles il sera difficile de revenir, parce qu'on y verra autant de faits accomplis."

4o L'abstention ne dégage pas la conscience. "Beaucoup s'imaginent qu'en s'abstenant de prendre part aux élections, ils déclinent ainsi toute espèce de responsabilité. Erreur manifeste! Il y a deux manières de coopérer au choix de représentants indignes; voter pour eux, ou assurer leur succès par l'abstention.. .... "C'est un principe de morale que chacun est tenu de concourir au bien général, dans la mesure de ses forces. Quiconque s'y refuse, manque à son devoir et charge sa conscience. Si le mal triomphe par suite de notre négligence à le combattre, quand il y a espoir de le vaincre, nous en porterons la faute et Dieu nous en demandera compte. "S'abstenir en pareil cas, se tenir à l'écart, au lieu de participer à l'effort commun, c'est le fait d'un homme mal éclairé sur ses obligations ou peu soucieux de les remplir. Il n'y a pas de distance qui doivent nous arrêter, ni d'affaire qui puisse nous retenir, lorsqu'il s'agit d'un acte aussi important. Ce sacrifice fut-il aussi lourd qu'il est léger, vous le devriez encore à vous-mêmes; à vos familles, dont l'avenir est entre vos mains; à la patrie, dont la prospérité est la vôtre; à l'Eglise, que vous avez le devoir de défendre autant qu'il est en vous." A la suite de l'exposé si net des principes en pareille matière, Mgr Freppel aborde une autre face de la question: Comment faut-il voter?

"Les Catholiques doivent exercer, en catholiques, le droit de suffrage."

La conscience du chrétien ne se divise pas, dit en substance, Mgr Freppel. Il est chrétien toujours et partout; c'est-à-dire que toujours et partout il doit tendre au

bien et repousser le mal ; respecter la loi divine ; obéir à l'Eglise ; sauvegarder, au tant qu'il est en lui, les intérêts religieux ; favoriser l'expansion de la vérité, et procurer, dans les limites de son pouvoir, la gloire de Dieu.

Quand les députés représentent des catholiques et tiennent une ligne de conduite anti-catholique, c'est précisément parce que ces derniers n'ont pas exercé, en catholiques, leur droit de suffrage.

—o—

#### Farraghit ou le jeune Esclave

(Suite)

On amène alors devant le roi une centaine de ces esclaves, hommes, femmes et enfants. Ces infortunés sont choisis pour être sacrifiés aux fétiches du roi ; le reste des esclaves va assister à cette boucherie humaine. Les grands de la tribu se tiennent prestornés devant le prince, sans pouvoir approcher de la chaise plus près que de vingt pas.

Enfin le sacrifice va commencer ; je vois devant moi une centaine de nègres, de négreses et de négrillons qui vont périr. Voici comment je les ai vus tomber. La première victime fut un esclave de 50 ans environ. Il fut amené sur un piedestal devant le roi ; on lui lia les mains derrière le dos, et cet homme se laissa faire sans donner aucune marque de douleur ni de crainte ; son air était ferme devant la mort. Un bourreau pronouça sur lui quelques paroles mystérieuses ; ensuite, d'un seul coup de sabre, il lui sépara la tête du corps. La tête fut portée au roi : celui-ci la frappa du pied et la fit déposer à ses côtés. Le corps, après avoir été quelque temps à terre, pour laisser au sang le temps de couler, fut emporté par des hommes et jeté dans un lieu voisin du camp. Le roi alors se leva, trempa sa main dans le sang et se lècha les doigts.

Mes cent compagnons furent ainsi exécutés successivement : leurs têtes étaient déposées l'une sur l'autre près du roi. Lorsque cette boucherie fut terminée, le roi nous regarda avec un air farouche et nous dit :

“ Si vous ne voulez pas faire ce que je vous dirai, vous subirez le même sort : vos têtes me serviront de trône.”

J'eus beaucoup à souffrir dans cette tribu du roi des Bambas. Lorsque j'étais fatigué de travailler et que mes petits bras refusaient de servir plus longtemps, mes maîtres me donnaient comme toujours des coups de fouet et de cordes à nœuds. Ma nourriture était celle que je pouvais trouver, les os qui restaient du repas de mes maîtres, les dattes que je volais dans le jardin des Bambas, un peu de farine pétrie avec de l'eau. Je vécus ainsi pendant six mois environ, lorsque je fus vendu une quatrième fois à des Arabes qui me firent aussi beaucoup souffrir : après le marché il fallut suivre, non sans d'immenses fatigues, la caravane dans le désert.

Tout le long de la route, on ne rencontrait que des cadavres séchés ou en putréfaction : c'étaient des esclaves massacrés par leurs maîtres. Je ne savais pas encore bien ce que c'était que la mort ; je croyais que lorsque les Arabes assommaient un Nègre, celui-ci tombait dans un profond sommeil pour se réveiller ensuite. Mais lorsque je vis ces cadavres en putréfaction, ces squelettes, j'eus peur, et je compris que c'était triste d'être tué. J'avais seulement huit ans, et toujours mes maîtres me menaçaient d'être massacré si je ne leur obéissais pas ou si je ne voulais plus suivre la caravane.

Cette fois nous étions plus de cent esclaves nègres ; voici comment nous suivions nos maîtres Arabes dans le désert : hommes, femmes et enfants nègres ont tous leurs fonctions ; chacun a une partie de troupeau de son maître à conduire. Ces troupeaux se composent de moutons et de chèvres.

Des esclaves ont aussi un ou deux chevaux à diriger. Les pauvres nègres doivent prendre grand soin de leur charge ; s'ils n'avancent pas assez vite, ce n'est pas l'animal que reçoit le coup de fouet, mais bien le Nègre. Si un mouton ou une chèvre s'échappe, l'esclave reçoit des coups de bâton jusqu'à ce que son bourreau en ait les bras rompus.

Dans notre caravane, les esclaves étaient divisés par bandes. Nous étions dans chaque bande 40 à 50 Nègres, de tout âge, de tout sexe, de toute tribu du centre de l'Afrique; nous marchions les uns à la suite des autres.

Si les esclaves veulent se révolter ou fuir, voici comment ils sont traités. Un fort anneau de fer serre le cou du premier esclave, à cet anneau en est rivé un autre plus petit, dans lequel passe une longue chaîne qui relie tous les Nègres ensemble, régularise leurs mouvements et les empêche de fuir.

Si le temps ne presse pas, la bande va lentement, réglant sa marche sur les plus vieux et les plus débiles; mais si le temps presse, les maîtres vous frappent à coups de fouet et de nerfs de bœuf. Qu'il est triste alors de voir les vieillards et les malades! Ils s'accrochent en désespérés à leurs compagnons de misère et quand la bande s'arrête, pour respirer une minute, il en est qui restent suspendus à leurs colliers comme une masse inerte.

Des drames épouvantables ont marqué souvent ces minutes de repos. Le pauvre esclave nègre est-il à bout de forces, on le frappe et on le frappe toujours; il faudrait quelques minutes aux maîtres arabes pour dénouer la chaîne, mais les minutes paraissent des heures à ces méchants et cruels marchands d'hommes. Que se passait-il alors?...on lui coupait la tête, et la bande allégée reprenait sa marche.

Dans le désert, j'ai assisté à la fantasia des Arabes et au pillage des tribus nègres. La fantasia est une fête qui consiste à simuler une guerre et à tirer un grand nombre de coups de fusils ou, pour dire comme les Arabes, "à faire parler la poudre..." Ces enfants de l'Afrique, montés sur leurs chevaux, courent à toute vitesse dans un vaste espace de terrain; ils agitent leurs fusils, les jettent en l'air et au moment où ils les reçoivent, ils appuient sur la gâchette et le coup part. Je n'avais jamais vu un fusil, j'étais terrifié lorsque j'entendais la détonation de cette arme, je pensais

que mes maîtres les Arabes avaient pris au ciel le tonnerre et qu'ils l'avaient dans leurs mains pour nous punir et nous tuer.

Voici comment s'arrangent les Arabes pour piller une tribu nègre et prendre les habitants comme esclaves. L'armée des Arabes se dirige en silence vers une tribu, qui ne s'attend pas à être attaquée (car il n'y a pas déclaration de guerre). Lorsque la nuit est arrivée, que les Nègres dorment et que les feux sont éteints, l'attaque ou plutôt l'irruption se fait sur tous les points à la fois. Des Arabes se précipitent sur les huttes avec un élan irrésistible, garrottent ceux qui se rendent, tuent ceux qui se défendent et pillent les habitations. La fuite est impossible; il n'y a de choix qu'entre la mort et l'esclavage: la mort certainement serait préférable, mais le Nègre s'attache à la vie, pour misérable qu'elle soit, et de là vient que la résistance est presque nulle et le nombre des prisonniers fort considérable.

Ce n'est qu'aux premières heures du jour que l'on peut bien juger du désastre de la nuit. Un amas de cases fumantes, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants abattus, mornes, regardant d'un œil stupide ce qui, naguère encore, était leur tribu, l'armée des Arabes dansant sur les ruines et ajoutant les insultes et les outrages à la douleur du vaincu.

Voilà ce que j'ai vu bien des fois; voilà comment les Touaregs ont enlevé Kaffouan, ma tribu, pris ma pauvre mère et ma petite sœur. Voici comment des hommes volent d'autres hommes pour en faire des esclaves, qui sont traités comme de vils animaux, et qu'ils massacrent et tuent selon leur bon plaisir.

Dans la marche, au milieu du grand désert (j'étais alors âgé de neuf ans), les Arabes, nos maîtres, tous Musulmans, faisaient chaque soir leurs prières et leurs prostrations. Ils voulaient que nous fissions la même chose qu'eux. "Mais, dis-je un jour, je ne sais pas prier Mahomet, moi, je ne connais pas ce Mahomet, qui a des

adorateurs si méchants ; je ne puis pas faire comme vous."

Alors le Kirangozi, ou guide de la caravane, me fit donner des coups de bâtons pour avoir parlé ainsi. Puis il força tous les Nègres esclaves à faire la prière des Musulmans ainsi qu'eux. Par crainte de nouveaux coups, nous nous mîmes à genoux comme nos maîtres. Ils étaient tournés vers l'Orient et faisaient une multitude de gestes et de contorsions, ouvrant les bras, puis les croisant sur la poitrine, ensuite regardant le ciel, puis baisant la terre en disant : Allah ! allah ! Akbar ! O mon Seigneur, mon roi Allah ! Allah !

Et nous, nous faisons absolument comme les Arabes, sans savoir ce que c'était.

Je fis pris un jour à rire pendant la prière : je fus aussitôt bâtonné, et mon sang coula.

Après la prière, nous nous remîmes en marche ; encore ici j'eus beaucoup à souffrir.

J'étais exténué et mes maîtres voulurent absolument me faire marcher et courir avec les autres Nègres ; je refusai et cherchai l'occasion de m'échapper, lorsqu'un Arabe vint à moi avec son poignard et m'en porta un coup de plat dans le flanc droit. Je ressentis d'atroces douleurs, le coup fut porté si raide que j'eus une côte brisée et un nerf coupé. Je vis le sang couler en abondance et je tombai évanoui. Un Arabe alors me prit sur ses épaules et me ramena dans la caravane ; il me mit dans un sac sur le dos d'un chameau ; c'est là que je repris connaissance. Dans ce sac de toile épaisse l'air entrait difficilement.

Le coup de poignard que j'avais reçu m'arrachait encore souvent des cris, surtout quand j'étais ballotté par la course du chameau ; chaque mouvement, chaque choc était pour moi un nouveau coup de poignard. Au bout de quelques jours, le chef arabe me fit descendre du chameau, me tira hors du sac et me dit de marcher avec les autres esclaves.

Je n'étais pas encore solide et je boitais ;

chaque pas me causait des douleurs, et je fus obligé de marcher et de suivre toujours mes maîtres à travers le désert brûlant.

Peu à peu, la plaie se cicatrissa, mais je boitais toujours et je souffrais encore.

Après huit jours de marche, la caravane s'arrêta dans un oasis, les Arabes prirent leur repas et nous jetèrent les os et les restes de leur viande ; nous mourrions de faim et de soif et nos maîtres ne voulaient rien nous donner. Je mangeai des insectes et des sauterelles, un peu de feuilles de Sutamâ et de la terre rouge. Tout cela ne nous rassasiait point. Comme j'étais gardien de cinquante bêtes (moutons) et de quelques chèvres..... je m'entendis avec deux de mes petits compagnons pour soulager notre faim et notre soif.

Après leur repas les Arabes s'endormirent ; je profitai de ce moment pour enlever un agneau près de mes maîtres endormis. Nous allâmes nous cacher derrière un arbre, un de mes compagnons tint la queue de l'agneau, afin de l'empêcher de crier, puis, comme je n'avais pas de couteau, je pris de grands roseaux effilés, et je m'en servis pour faire des incisions au cou de l'agneau ; chacun notre tour nous suçions le sang qui coulait de cette plaie. Quand l'agneau fut mort, je pris des branches d'arbres et quelques herbes sèches, puis avec deux cailloux je fis jaillir quelques étincelles qui mirent le feu aux herbes.

Alors nous déchirâmes l'agneau et chacun à notre tour nous passâmes notre morceau de chair au feu, et nous pâmes ainsi assouvir notre faim extrême.

Le repas fini, je fis un trou dans le sable et jetai les restes de l'animal égorgé, effaçant du sol toute trace de sang, jetant au loin les débris du feu. De cette manière mes maîtres ne s'aperçurent de rien.

Après avoir tué et mangé cet agneau, je revins au camp, mes maîtres étaient encore endormis ; quelque chose de terrible allait avoir lieu et un drame sinistre allait se dérouler dans le désert. Un esclave nègre, âgé de vingt-cinq ans environ, voulut nous

ser tous les autres esclaves à se révolter ; nous refusâmes, car nous étions trop faibles contre les Arabes nos maîtres. Cet esclave voulut faire à lui seul ce qu'il voulait voir faire par nous tous : il s'arma d'un énorme bâton et vint nous dire qu'il allait tuer les maîtres arabes qui nous faisait tant souffrir. Alors plusieurs esclaves de dix-huit à vingt ans se joignirent à lui. Ils prirent chacun un énorme bâton et vinrent au camp.

Près de la tente du chef arabe se trouvaient deux gardiens endormis. Le Nègre, auteur de la révolte, frappa l'un des gardiens d'un coup de son bâton, et les autres Nègres se ruèrent sur le second. Mais le bruit des coups et les cris des victimes réveillèrent tout le camp. En un instant, les Arabes étaient sur pied et voyaient qu'ils étaient dans une mauvaise situation et qu'ils devaient user de moyens énergiques pour ramener la paix. Le Nègre de vingt-cinq ans, homme robuste et taillé d'une manière colossale, s'acharnait toujours sur le gardien qu'il avait frappé ; il était transporté de rage et de furie, ses yeux étaient rouges de sang, et son front couvert de sueur, il déchirait sa victime..... lorsque les Arabes vinrent immédiatement garrotter les révoltés et les mettre hors d'état de se défendre. Alors commença ce drame épouvantable dont on ne peut se faire une idée : les Arabes voulurent montrer aux autres Nègres ce que coûte une révolte, et voici ce que mes yeux ont vu, et ce que ma bouche ose à peine raconter.

Le Nègre qui avait poussé ses compagnons à la révolte arriva devant le chef de la caravane, les mains liées derrière le dos ; la mort l'attendait..... un Arabe en effet lui porta un coup de poignard en pleine poitrine, l'esclave tomba, baigné dans son sang. Alors on représenta aux autres Nègres que la révolte est punie ainsi par la mort. Ce n'était pas tout : les autres esclaves qui s'étaient révoltés aussi et qui avaient tué le second gardien, subirent leur peine. Ils avaient un faillon en forme de croix qui devait les faire horriblement souffrir :

on leur passa le bout pointu dans la bouche ; il s'applique sur la langue, ce qui les empêche de la doubler et par conséquent de parler. J'ai vu de près mes malheureux compagnons, ils avaient presque tous les yeux hors de la tête. Quelques uns étaient baillonnés et écelés, les genoux repliés jusqu'au menton, les bras attachés au bas des jambes. C'était un spectacle horrible de voir l'animation, les gestes, les contorsions de tous ces Nègres.

On les traîna un par un devant le chef, et en notre présence, pour nous effrayer. Ils s'avançaient, tristes, sans proférer une parole ni pousser un cri ; plusieurs avaient deux larmes qui perlaient sur leurs joues. Au signal donné, les têtes tombaient, le sang coulait de toutes parts, l'Arabe qui faisait l'office de bourreau en était couvert, et les malheureux qui attendaient leur tour derrière l'exécuteur, étaient comme teints en rouge. Il y en eut qui furent attachés à un arbre ou à un poteau, condamnés à mourir de faim ou à être dévorés par des bêtes féroces ; c'était un étalage public de cadavres : on les plaçait dans toutes sortes de positions, et ils étaient exposés jusqu'à ce qu'ils fussent tombés en pourriture. Leurs têtes étaient placées au haut des piques des Arabes, et on nous les montrait pour nous effrayer et nous faire obéir. Le sang de mes compagnons massacrés était recueilli dans desalebasses pour en arroser la tombe des deux Arabes.

Après cette exécution épouvantable, la caravane se remit en route. On nous exposa en vente, comme je vois en France les animaux traînés sur les marchés.

Un Arabe étranger me prit par la main, me fit lever et marcher ; il examina mes bras et mes jambes, m'ouvrit la bouche, regarda mes dents, et après quelques instants de réflexion, il m'acheta. C'était la cinquième fois que j'étais vendu, j'avais environ dix ans. Je quittai les maîtres Arabes qui m'avaient tant fait souffrir, et j'entrai dans une autre caravane, à Aïn-Salah. J'étais trop petit pour pouvoir travailler, c'est

pourquoi je fus enfermé dans une tente, et afin de me rendre la fuite impossible, on me mit des entraves aux pieds, ce qui me faisait souffrir.

J'ai oublié de raconter ce qu'on me faisait endurer lorsque j'étais vendu à un nouveau maître.

L'Arabe ou le Touareg qui m'achetait me conduisait, après le marché, loin de toute tribu, et là, dans une forêt ou dans une oasis, il devait marquer sa marchandise pour la reconnaître entre toutes les autres. Cette marchandise n'était autre que sa troupe d'esclaves, et voici comment il s'y prenait et ce que nous souffrions alors. La première fois que je fus vendu, mon maître touareg me lia les pieds et les mains et avec un couteau il me fit deux tatouages ou incisions profondes dans la joue droite et la joue gauche ; le sang coulait et je souffrais beaucoup, car j'étais bien petit, j'avais six ans. Mes blessures guérirent au bout de quelques jours. La seconde fois que je fus vendu, à des Touaregs encore, on me fit subir le même traitement.

Lorsque je tombais aux mains des Arabes, ceux-ci agissaient autrement pour marquer la figure de leur esclave. Je ne m'attendais à rien, et voici qu'un Arabe vint me dire : "Farraghit (c'était mon nom), Farraghit, couche-toi, mon petit, nous allons t'endormir." J'avais alors huit ans, je ne pensais pas au mal qu'allait me faire ce méchant homme, je me couchai par terre : "Ferme tes yeux", me dit-on ; j'obéis à mon maître et je ferme les yeux pour dormir. Alors l'Arabe prend un morceau de marbre tranchant et me fait avec cette pierre deux profondes incisions sur la joue gauche et sur la joue droite. Les souffrances que j' ressentais étaient terribles, il me fallut les endurer sans pousser un cri. Une autre fois, un nouveau maître Arabe me dit : "Farraghit, nous allons t'engraisser, et sur le marché tu seras vendu cher." Je m'étends donc par terre pour dormir ; alors le cruel Arabe, avec une pierre, me fait encore deux nouvelles incisions sur la figure. Et pour em-

pêcher le sang de couler trop et aussi pour cicatriser les plaies, on me mit les feuilles d'une plante qui pousse dans notre pays, et qui a cette vertu de cicatriser les blessures. Si la douleur me faisait pousser des cris, mes maîtres me frappaient et me disaient : " Si tu continues à crier, nous allons te couper la tête avec ceci." Et ils me montraient leurs grands couteaux : j'avais peur et je souffrais en silence.

J'ai été vendu six fois et je porte sur ma figure quinze profondes cicatrices que m'ont faites mes maîtres touaregs et arabes ; six tatouages sur la joue droite, sur la joue gauche et trois sur le front. Chaque marchand arabe et chaque marchand touareg a sa marque.

J'étais donc à Aïn-Salah dans une tente, parce que j'étais trop petit pour pouvoir travailler. Un jour on m'enleva les entraves que j'avais aux pieds, et on me dit qu'il fallait suivre la caravane pour marcher vers Warglah, afin de nous exposer en vente. Je ne raconterai pas ce voyage à travers le désert : faim dévorante, fatigues et coups, c'est le pain quotidien de l'esclave. Nous arrivâmes à Warglah sur le marché d'esclaves. On nous fit ranger par ordre de taille : les plus forts et les plus robustes en avant ; les petits et les mourants derrière. Je vis beaucoup d'acheteurs venir près de nous et prendre nos compagnons. Personne ne voulait m'acheter : j'avais trop mauvaise mine.

Je voyais partir mes compagnons d'infortune avec d'autres maîtres. Et moi je restais toujours à ma place. Mais le bon Dieu veillait sur moi, aussi je vais vous dire comment il a permis que je devienne son enfant et que j'apprenne à l'aimer et à le servir.

Les bons Pères Missionnaires d'Alger ayant appris qu'une caravane d'esclaves nègres arrivait à Warglah, se rendirent à cette ville pour acheter quelques petits nègrillons, afin de les sauver de ce triste esclavage. Le P. Richard (qui a été marty-



risé avec les PP. Pouplard et Morat, l'an dernier, au centre de l'Afrique) vint près de moi et demanda au guide de notre caravane combien je pouvais être vendu.

J'avais onze ans; les mauvais traitements et un travail trop souvent au-dessus de mes forces avaient amaigri mon corps. J'étais encore boiteux, par suite du coup de poignard que j'avais reçu dans les côtes.

Le guide dit au Père :

—Farraghit vaut deux cents francs.

—Je te donne cent francs, dit le P. Richard et pas plus.

—Cent francs ! Me prenez-vous pour un sot ? reprit le guide ; il vaut deux cents francs.

—Doucement ! dit le Père ; Farraghit me plaît ; comme je n'ai pas besoin de lui, et que tu as grande envie de t'en défaire, je vais te donner cent francs et pas plus.

—Eh bien, pour vous être agréable, je fais un sacrifice..... Réglons à cent cinquante francs.

—Non, je donne cent francs et pas plus ; je prends Farraghit et je l'emmené. Tiens, voici cent francs.....

Enfin, après bien des débats, le guide consentit à me vendre au Père Missionnaire pour cent francs. Le P. Richard m'emmena.

Jamais de ma vie je n'avais vu d'hommes tout blancs, aussi j'étais effrayé quand je tombai dans les mains du missionnaire. Je pensais qu'il allait me manger, car les Arabes et les Touaregs me disaient que les blancs chrétiens mangeaient les noirs. Ils font bouillir, disent-ils, une grande marmite d'eau, et, lorsque l'eau est bouillante, on appelle auprès de la marmite le petit Nègre, et on lui dit de regarder. Pendant que le Nègre est penché, on le jette dans la marmite, il cuit et on le mange. J'avais peur du missionnaire et je croyais que son habit était une peau que les hommes blancs avaient par-dessus le corps.

Le Père m'emmena à Biskrab, en Algérie ; je fus introduit dans une belle maison comme je n'en avais jamais vu. Le Père me fit asseoir et me caressa la tête de sa main ; j'avais peur encore qu'il ne me mangât ; mais peu à peu, enhardi par ses caresses, je dis au Père que j'avais faim et qu'habituellement chez mes maîtres, les Arabes et les Touaregs, je recevais plus de coups de corde que de morceaux de pain. Le bon Père aussitôt me donna quelques dattes ; lorsque je fus rassasié, j'étais heureux de voir que l'homme blanc, que le missionnaire est l'ami et non le bourreau de ma race ; j'étais content de lui appartenir. Je riais, je chantais, en courant par la chambre et en baisant la main du missionnaire. J'avais été bien malheureux, je pouvais maintenant me réjouir ! A mon entrée dans la maison des Missionnaires, j'ai vu que tout le monde était content ; le bon Père Richard me donna une grosse chemise de laine et m'envoya dans la cour.

Là je vis une quantité d'enfants de mon âge qui jouaient et qui étaient heureux ; ils m'accueillirent comme leur frère, et j'oubliais que jusqu'à cette heure le travail, les coups de corde et de bâton avaient été mon unique partage.

Le Père Richard vint à moi et me dit :

—Tu as eu des maîtres bien méchants ?

—Oh ! oui, méchants, bezzel.

—Et moi, dit le Père, est-ce que je suis bien méchant ?

—Oh ! non, vous, vous êtes bon, bezzel.

—Veux-tu rester avec moi ?

—Oh ! oui, toujours, toujours, oui sidi, toujours !

(A suivre).